

Éducation / Formation / Jeunesse

Jugend und Politik	1
d'Lëtzeburger Land du 08.06.2007 // Serge Wilmes	
Au service de quoi?	2
WOXX du 08.06.2007 // David Wagner	
La gauche veut un peuple intelligent	4
WOXX du 08.06.2007 // David Wagner	
Commentaire	6
WOXX du 08.06.2007 /	
Des enseignants pour la paix	7
LE QUOTIDIEN du 08.06.2007 // Pablo Chimienti	
18 Pilotprojekte zum Nachahmen	8
Zeitung vum Lëtzebuenger Vollek du 08.06.2007 // jmj	
La paix se construit dans les écoles	9
LA VOIX DU LUXEMBOURG du 08.06.2007 // Marion Bur	
Früh Verantwortung übernehmen	10
tageblatt du 08.06.2007 /	
Vorbilder	11
tageblatt du 08.06.2007 // Alex Fohl	

Zu Gast Jugend und Politik

Das Interesse und die Beteiligung Jugendlicher am politischen Geschehen sind für eine Jugendpartei wie die CSJ von großer Bedeutung, insbesondere weil in jüngster Zeit zahlreiche soziologische Studien zu dem Schluss gekommen sind, die luxemburgischen Jugendlichen seien von einer Art Politikverdrossenheit befallen. Diese Feststellung spiegelt allerdings nur zum Teil die tatsächlichen Begebenheiten wider, bei der näheren Betrachtung offenbaren diese Forschungsergebnisse nämlich, dass das Desinteresse der Jugend in erster Linie nicht der Politik im Allgemeinen, sondern vielen Politikern und ihren Parteien im Besonderen gilt.

Das Politikverständnis der Jugend hat sich demnach in den letzten Jahrzehnten stark verändert, und politisches Interesse kann heutzutage nicht mehr ausschließlich auf eine Parteimitgliedschaft reduziert werden. Bürgerinitiativen, Menschenrechtsbewegungen und nichtstaatliche Organisationen sind nur einige Beispiele von neuen politischen Beteiligungsformen, an denen auch zahlreiche Jugendliche teilnehmen. Letztere sind noch immer bereit, sich politisch einzusetzen, doch sie ziehen derzeit alternative, kurzfristige Engagements, die sich am Gemeinwohl orientieren, den längerfristigen Bindungen an politische Parteien vor. Deren oftmals starre hierarchische Strukturen und ihr bisweilen abstrakt anmutendes Handeln üben zumeist eine abschreckende Wirkung aus.

Für die politische Zukunft, besonderes aber für die Jugendparteien handelt es sich demnach um eine ernüchternde Diagnose, doch Resignation ist auf jeden Fall das falsche Signal.

Die Parteien müssen vielmehr das veränderte Politikverständnis der Jugend und die neuen politischen Beteiligungsformen akzeptieren und gleichzeitig als Herausforderung bewerten. Dabei muss den Jugendlichen vor allem wieder das Gefühl vermittelt werden, dass sie mit ihren Sorgen und Ängsten, aber auch mit ihren Ideen, ernst genommen werden und aktiv zur Lösung eines Problems beitragen können, ohne dabei direkt in die parteipolitischen Auseinandersetzungen hineingezogen zu werden. Dies setzt voraus, dass die Parteien sich den neuen Formen der politischen Beteiligung öffnen und verstärkt auf gemeinwohlorientiertes Handeln sowie die neuen Medien- und Kommunikationsmitteln setzen. Das Bereitstellen neuer Beteiligungsformen läutet aber keinesfalls das Ende der Parteidemokratie ein, sondern zeigt, dass die Parteien fähig sind, aktiv auf die veränderten Rahmenbedingungen zu reagieren. Gleichzeitig muss vorliegende Bereitschaft der Jugendlichen, sich zu engagieren, von den Parteien genutzt werden um die klassische politische Beteiligung zu erhöhen, da dieser demographischen Gruppe in einer Demokratie nach wie vor eine Schlüsselrolle zufällt. So könnten zum Beispiel Jugendparlamente eine geeignete Beteiligungsform darstellen, unter der Voraussetzung, dass sie auch effektiv sind. Natürlich kann ein solches Parlament keine legislativen Befugnisse zugestanden bekommen, aber die systematische Berücksichtigung der Meinung der Jugendvertreter zu allen Bereichen der Politik wäre bereits eine Möglichkeit, die Präsenz der Jugendlichen im öffentlichen Meinungsraum zu verstärken und gleichzeitig das Interesse der Jugend für politische Belange zu erhöhen.

Die CSJ ist sich als größte luxemburgische Jugendpartei ihrer besonderen Verantwortung bewusst und wird sich mit dem gebotenen Realismus und Pragmatismus der Herausforderung, den Jugendlichen neue und klassische Beteiligungsformen anzubieten, stellen, um somit ihren Beitrag zu leisten, dass Jugend und Politik wieder sichtbar zueinander finden. **Serge Wilmes**

EDUCATION ET LIBERALISME

Au service de quoi?

**A quoi sert l'école?
A fabriquer des salariés
compétents mais
dociles, ou des citoyens
intelligents mais
incontrôlables?
La politique de
l'éducation n'est en tout
cas jamais exempte de
considérations politiques.**

"Ainsi qu'un corps, qui aurait des yeux en toutes ses parties, serait monstrueux, de même un Etat le serait-il si tous ses sujets étaient savants. (...) Si les lettres étaient profanées à toutes sortes d'esprits, on verrait plus de gens capables de former des doutes que de les résoudre, et beaucoup seraient plus propres à s'opposer à des vérités qu'à les défendre ... On y verrait aussi peu d'obéissance, que de l'orgueil et la présomption y seraient ordinaires." Cet extrait tiré du "testament politique" du cardinal de Richelieu témoigne du caractère politique attribué à la politique d'instruction.

Certes, le dix-septième siècle est loin derrière nous. Mais la politique de l'enseignement de ce début de siècle est-elle définitivement déliée de toute considération politique, idéologique ou économique? Sous couvert d'objectivité, d'approche scientifique ou de pragmatisme technique, des enquêtes telles que la fameuse Pisa (Programme for international student assessment), ne contribuent-elles pas à orienter les politiques d'éducation des pays membres de l'OCDE? Après tout, même le premier ministre Jean-Claude Juncker s'est plus d'une fois montré sceptique face aux recommandations néolibérales de cette organisation qui regroupe les

pays les plus riches de la planète.

And the loser is

Avouons-le: la publication des résultats de l'enquête Pisa était pain bénit pour la presse. Entre triomphalisme chez les pays en tête de peloton et cris d'effroi chez les derniers de la classe, comme le Luxembourg ou l'Allemagne, la presse avait une nouvelle occasion de faire des gros titres. Et les commentateurs d'appeler les responsables politiques à l'action. Par contre, rares étaient celles et ceux qui se sont questionnés au sujet de la pertinence, et, surtout, de la finalité d'une telle enquête.

Quelle logique poursuit en effet une enquête internationale au sujet de l'éducation, qui établit un "ranking" parmi les pays participants? Déjà, en 2002, le coordinateur national pour la Suisse de l'Unesco, Pierre Varcher, avait dressé un portrait assez accablant de l'enquête. Dans son texte "Evaluation des systèmes scolaires par des batteries d'indicateur du type Pisa: vers une mainmise néolibérale sur l'école?", il met en question le principe même de cette hiérarchisation comparative: "Pourquoi d'ailleurs cherche-t-on à mesurer ces compétences. Et quelles compétences? (...) C'est comme si Pisa avait l'ambition de savoir si les jeunes Suisses de 15 ans nagent mieux ou moins bien que ceux des autres pays du monde. (...) Et surtout, tous les pays seraient-ils d'accord avec la réponse à donner à la question: 'Que veut dire nager?' Cela veut-il dire: Ne pas couler quand on tombe à l'eau? Parcourir une longueur de piscine sans s'arrêter? Deux longueurs? Savoir rejoindre la rive en cas de naufrage dans

l'eau vive?"

Que peut-on en effet tirer des résultats de la première enquête de l'an 2000 qui plaçait aussi bien la Finlande que la Corée du sud ou le Japon dans le tiercé gagnant? Les systèmes scolaires de ces pays n'ont en effet rien en commun: si la Finlande mise sur une éducation axée sur l'épanouissement individuel de l'élève, chez les concurrents asiatiques, les châtiements corporels sont monnaie courante.

En tout cas, l'OCDE poursuit des buts clairs, stipulés entre autres dans le premier article de sa convention, qui définit ainsi son objectif fondamental: "réaliser la plus forte expansion de l'économie et de l'emploi et une progression du niveau de vie dans les pays membres". En d'autres termes: faire en sorte que les principales puissances économiques le restent.

Faut-il pour autant diaboliser ce genre d'enquête? Jeannot Medinger, directeur du projet-pilote "Neie Lycée", se montre assez réservé par rapport à Pisa: "Il est vrai qu'elle aborde des compétences diverses qui sont importantes et pratiques. Mais faut-il vraiment les standardiser à ce point? Cela en vaut-il la peine?". Hormis le principe du classement qu'il trouve "rejetable", il constate de plus que la "dimension sociale" des systèmes éducatifs n'est pas prise en compte par cette étude, ce que, d'un autre côté, il salue. "Ce serait grave de vouloir la soumettre à une évaluation".

Telle n'est de toute façon pas la préoccupation de l'OCDE. Si ses études peuvent fournir des informations sur l'état des compétences en lecture ou en sciences des élèves, elles visent surtout à définir quels systèmes d'édu-

cation sont les plus aptes à intégrer les futurs salariés dans un marché du travail libéralisé. Cette vision n'a rien en commun avec des pédagogies alternatives, notamment celles qui s'inspirent des méthodes développées par Célestin Freinet, qui cherchait, par l'éducation, à oeuvrer en faveur d'une société clairement non-capitaliste.

Avant-garde scolaire

Le Groupe luxembourgeois d'éducation nouvelle (Glen) se situe dans cette tradition. Ce n'est pas un hasard si, dans sa charte, il cite le premier article de la Déclaration des droits de l'Homme et du citoyen, et qu'il y exprime la volonté de "transformer la société par l'éducation". Jeannot Medinger y apporte sa touche de nuance, préférant faire "évoluer" la société, tout en confiant qu'il s'agit surtout de "penser le monde". Le vice-président du Syndikat Erzéiung a Wëssenschaft (SEW) affilié à l'OGBL, Guy Foetz, reste plus prudent quant aux aspirations transformatrices de l'école: "L'école ne peut pas transformer la société. Elle peut remédier à certaines inégalités, voire exercer une certaine influence".

Mais actuellement, nous assistons à un phénomène paradoxal qui n'est pas souvent mis en lumière: la pédagogie alternative, voire révolutionnaire, peut-elle servir des objectifs contraires? En d'autres termes, il est assez troublant de constater qu'aussi bien l'OCDE que la Commission européenne récupèrent certaines méthodes, dont celles de Freinet, dans l'optique de satisfaire les besoins de l'économie de marché. Que prônent en effet la méthode Freinet et les pédagogies réformatrices en général? Plutôt que de transmettre du savoir

encyclopédique, de faire ingurgiter des dates et des événements, ces pédagogies préfèrent donner conscience aux enfants de la nécessité du savoir. Apprendre, oui, mais savoir aussi pourquoi. En effet, c'est le grief principal contre le système scolaire traditionnel luxembourgeois et que l'étude Pisa avait également relevé: l'incapacité pour bon nombre d'élèves d'appliquer les connaissances accumulées.

L'on comprend ainsi le trouble ressenti par certain-e-s enseignant-e-s réformateur-trice-s, confronté-e-s à l'introduction d'un enseignement reposant sur l'acquisition de socles de compétences. Les propos du syndicaliste Guy Foetz résument bien le dilemme: "Je ne suis pas opposé au principe d'un enseignement sur base

des socles de compétences, mais il faut savoir que c'est une revendication qui vient de l'économie!" Nous ne sommes plus à l'époque de Richelieu, quand la classe dirigeante devait éviter de s'entourer d'un peuple trop instruit. La donne a de nos jours quelque peu changé. L'économie de marché européenne a en effet une grosse demande de main d'oeuvre et, par conséquent, besoin de salarié-e-s compétent-e-s.

Ainsi, les idéologues libéraux, souvent en avance d'une bataille, ont pris ce qui leur convient le mieux dans ces pédagogies à vocation initialement progressistes: les "compétences", sans pour autant trop les lester de savoirs considérés comme inutiles, comme la littérature ou les sciences sociales. L'économie de marché demande de l'effi-

cacité de la part de ses salariés. Dans un texte intitulé "Le socle et la statue", Philippe Perrenoud, de la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'université de Genève, relève l'ambivalence des politiques de l'éducation à l'ordre du jour des agendas de la plupart des Etats européens: "Prendre au sérieux l'idée d'un socle de connaissances et de compétences de base, c'est affronter cette tension entre deux fonctions historiques de l'école. Dans l'idéal, elles ne sont pas antagonistes. Dans le monde réel, faute de temps, elles entrent en conflit. On ne peut espérer sortir de la logique dominante sans une décentration majeure, condition d'une saisie des enjeux de civilisation". C'est en effet la question sur laquelle butent les réformes pédago-

giques: passer d'un système essentiellement basé sur la transmission de savoirs, vers un système qui ambitionne de parer les élèves de compétences, c'est-à-dire la mise en oeuvre concrète d'aptitudes sociales et professionnelles. Cela ne résout pas la contradiction suivante: ces réformes sont engagées dans un contexte qui poursuit des fins fortement utilitaristes et mercantiles. On peut donc légitimement s'interroger sur l'efficacité de ces réformes aussi bien dans une logique patronale (puisque les entreprises ont besoin de cadres à l'esprit critique), que dans une optique humaniste, que l'on sacrifie sur l'autel du marché libre.

David Wagner

INTERVIEW

"La gauche veut un peuple intelligent"

**Figure de proue
de la gauche
luxembourgeoise,
André Hoffmann
enseigne depuis 37 ans
l'allemand
et la philosophie.
A ses yeux, il existe bel et
bien une politique de
l'éducation de gauche.**

woux: *Peut-on parler d'une politique de l'éducation progressiste d'une part et d'une politique de l'éducation conservatrice ou rétrograde d'autre part?*

André Hoffmann: Il y a certainement une différence entre une politique de l'école du progrès, donc de gauche et une politique conservatrice, donc de droite. Une politique éducative de gauche doit se reconnaître à ses finalités. Car il est indispensable de débattre des finalités de l'enseignement, avant d'aborder les questions des méthodes, des structures et des contenus. Or, c'est souvent le contraire qui se passe, aussi bien au Luxembourg que dans d'autres pays. Prenons l'exemple du tronc commun ou de la "Gesamtschule": c'est à juste titre une revendication de gauche. Mais encore faut-il que cette structure puisse vraiment satisfaire aux exigences des finalités progressistes.

Et selon quels critères peut-on les différencier?

Je distinguerais trois critères pour définir une politique d'éducation de gauche. Premièrement, l'école devrait contribuer à réduire les inégalités sociales et non pas à les reproduire, voire les aggraver, comme dans notre pays. Le second critère serait d'assurer le plus haut niveau d'éducation possible pour le

plus grand nombre. Pour le dire d'une manière simple: la gauche doit vouloir un peuple intelligent. A ne pas confondre avec la stratégie de Lisbonne, qui soumet l'éducation aux intérêts économiques. Le troisième critère, c'est celui de l'épanouissement individuel, du développement autonome de la personnalité, compétence critique incluse, donc la capacité de mettre en question des affirmations, des opinions, des idéologies. Mais j'ajoute trois réserves à ces trois critères. Il ne faut jamais oublier que l'école est liée à un environnement social et économique qui l'influence fortement. L'école à elle seule n'est pas capable de transformer fondamentalement la société. Ensuite, il faut toujours comparer la théorie à la pratique, donc voir dans quelle mesure les affirmations politiques correspondent à la réalité. Enfin, les objectifs ambitieux exigent des ressources importantes. Je voudrais souligner aussi qu'une politique de l'éducation ne peut pas se borner à des projets ponctuels. Des projets pilotes, fussent-ils fertiles, ne constituent pas encore une politique de l'éducation.

C'est justement un débat qui divise les enseignants progressistes, notamment au sein des syndicats. D'un côté, en gros, ceux qui soutiennent des projets de réforme "alternatifs", de l'autre ceux qui lui préfèrent une école "républicaine", inspirée de Jules Ferry.

L'école ne doit pas forcément être uniforme. Mais la politique de l'éducation doit être globalement cohérente, elle doit partout poursuivre les mêmes objectifs, éventuellement avec des méthodes différentes.

Aller à l'école peut-il faire plaisir?

Aller à l'école peut et doit même faire plaisir. Mais le plaisir

et l'effort ne se contredisent pas. Sur ce point, je suis peut-être aussi "conservateur" que l'était Brecht: l'éducation et le savoir nécessitent un certain effort. Si l'on définit le plaisir comme l'absence d'effort, alors nous risquons d'aller vers l'échec. D'ailleurs, l'école n'est pas le seul lieu où le plaisir peut se joindre à l'effort éducatif. De même que l'éducation dépasse le domaine de l'école: elle concerne aussi la politique culturelle et sociale.

L'école est souvent accusée de ne pas offrir des formations qui correspondent aux besoins du monde du travail. Doit-elle s'adapter aux exigences du marché de l'emploi?

L'école a certainement la mission de former à la vie professionnelle. Mais cela ne peut pas signifier une adaptation constante aux besoins du marché. De toute façon, les besoins en "know-how" de l'économie évoluent si rapidement que l'école sera toujours en retard. L'école doit surtout préparer les élèves à disposer des capacités qui leur facilitent l'acquisition de nouvelles connaissances. D'un point de vue de gauche, l'idée de subordonner l'éducation aux intérêts de l'économie n'est pas acceptable. C'est une manière de réduire l'être humain à une bête de travail et de négliger ses autres facultés. C'est pourtant aussi l'approche étroitement économiste qui a marqué à l'origine la conception de l'université du Luxembourg.

Les syndicats aussi se plaignent que l'école ne fournit pas aux jeunes une formation adéquate.

Ce qui est un vrai scandale, c'est le nombre de jeunes qui quittent l'école sans formation accomplie. Ce sont ceux-là qui ont le plus de difficultés à trouver un emploi. Dans une société aussi développée que la nôtre,

chaque jeune devrait acquérir une formation certifiée. Ce qui exigerait des ressources très importantes en matière de personnel, d'équipement, notamment pour soutenir les enfants défavorisés au départ. Or, rien qu'à voir ce qui se passe au "régime préparatoire", on est loin du compte! Sur cette question de l'adaptation au marché du travail, il ne faut pas oublier que notre marché du travail n'est pas national, mais qu'il compte en tout deux à trois millions de personnes actives dans l'ensemble des régions frontalières. Cela offre au patronat une grande marge de sélection.

Que vous a inspiré l'étude PISA, lors de sa première édition?

Je ne peux pas juger du caractère scientifique de l'étude qui a fait débat. Deux choses ont attiré mon attention. D'abord, les conclusions de l'enquête sur la reproduction des inégalités sociales. Une autre conclusion de l'enquête est confirmée par mon expérience d'enseignant.

Nos élèves éprouvent de grandes difficultés d'appréhender de manière autonome un texte ou un exercice mathématique. J'en déduis qu'il faut probablement bien moins bombarder les élèves d'informations atomisées à reproduire, mais mettre l'accent sur des méthodes qui permettent aux élèves de travailler de manière plus autonome au lieu de se contenter d'ingurgiter le savoir.

Lors des discussions sur la modification de la tâche de l'enseignant, on avait l'impression que les syndicats se bornaient surtout à défendre leurs intérêts corporatistes. Est-ce un recul social que de vouloir réformer la tâche des enseignants?

Le problème, c'est la manière dont la ministre s'est attelée au dossier. On n'a plus discuté de politique éducative, mais de la tâche de l'enseignant : une heure de plus, une heure de moins ... Il faut d'ailleurs replacer ces négociations dans le contexte politique général: attaques contre l'indexation des salaires, rigueur

budgétaire etc ... Les enseignants avaient donc l'impression, à mes yeux justifiée, qu'il ne s'agissait plus tellement de réforme dans l'intérêt des élèves, mais d'une banale question de coûts. Mais je pense aussi que les enseignants doivent absolument se manifester en matière de politique de l'éducation en-dehors du cadre syndical. Dans les années soixante-dix, un "Cercle de liaison des enseignants critiques" avait réussi à stimuler fortement un débat ouvert sur l'école - tout en parvenant à réunir les syndicats autour de la table de discussion. Aujourd'hui, il existe quelques tentatives du même genre: le pôle pour une école démocratique ou le GLEN "Groupe luxembourgeois d'éducation nouvelle", ndlr. Il faudrait absolument relancer le débat parmi les enseignants - et avec tous les autres acteurs concernés par la politique de l'éducation.

Entretien: David Wagner

En quelques mots

L'école n'est pas une inconnue pour cet ancien député de "déli Lénk". Assermenté professeur en 1970, il a été l'un des principaux animateurs du Cercle de liaison des enseignants critiques dans les années 70, après avoir fait ses premières armes de militant au sein du syndicalisme étudiant.

Commentaire

(dv) - Est-il sectaire ou idéologique que d'affirmer qu'il y a une politique d'éducation de gauche et une de droite? Ou, pour utiliser des termes qui conviendront mieux à certain-e-s, des réformes scolaires progressistes et d'autres rétrogrades? N'en déplaise à celles et ceux que les clivages politiques horripilent en raison d'un prétendu archaïsme, l'éducation s'inscrit aussi dans un contexte politico-économique. Après tout, s'il est un sujet qui a vu s'exacerber les tensions idéologiques, c'est justement l'école. Ce fut le cas dans notre pays en 1912, lorsqu'une majorité parlementaire progressiste instaura l'obligation scolaire, au grand dam des cléricaux. Et que dire de la tentative du gouvernement social-libéral de Gaston Thorn - le seul d'après-guerre sans le CSV - d'introduire le tronc commun et de la violence avec laquelle ce projet fut combattu par la droite? Si la bourgeoisie souhaitait réserver l'instruction à sa propre progéniture, le mouvement ouvrier aspirait à une démocratisation de l'enseignement, à sa gratuité et à un rallongement de la scolarité obligatoire. Question d'émancipation de classe évidemment, mais aussi question de pouvoir, de domination. Avec le temps évidemment, les enjeux prennent d'autres formes. La remise en cause de l'universalité de l'école n'est peut-être plus aussi flagrante, mais elle s'insinue à travers d'autres voies. En jouant sur les filières par exemple, qui peuvent sélectionner plus ou moins précocement et aiguiller les élèves sur des voies académiques pour les uns ou artisanales pour les autres. A défaut de libérer des moyens conséquents pour soutenir les élèves issus des couches populaires, on reproduit les inégalités. Certes, il n'y a pas de sot métier, mais encore faut-il que l'école

permette à chacun de choisir sa voie en-dehors des déterminismes sociaux.

Indéniablement, la politique éducative reflète des choix de société. L'école doit-elle instruire et émanciper les individus, leur fournir tout l'outillage nécessaire pour appréhender le monde dans lequel ils vivent, bref, les rendre autonomes et critiques? Ou doit-elle se borner à les former? Il ne s'agit évidemment pas de sous-estimer cette dernière composante de l'éducation. On ne peut vivre que de poésie et de connaissances historiques. Mais l'équilibre entre l'utilitaire et le savoir "gratuit" relève du choix de société. Ainsi pour la gauche, l'école doit permettre à chacun-e de ne pas se perdre dans sa vie professionnelle. Elle ne doit surtout pas devenir le principal argument de résorption des problèmes liés au marché du travail. Cet argument induit en effet que l'organisation socio-économique de nos sociétés ne serait pas en cause, et que, finalement, si un tel ne trouve pas d'emploi, c'est faute d'avoir pu bénéficier d'une formation adéquate. D'un autre côté, il ne faut pas tomber dans l'écueil de penser que notre système d'éducation serait parfait. C'est loin d'être le cas. Mais il ne faut pas s'interdire d'envisager la politique d'éducation dans le contexte d'un projet de société. L'on peut se demander s'il est vraiment préférable de vivre dans un monde dicté par une concurrence effrénée, où chacun ne vit que pour son travail, tout en réfléchissant "tout au long de sa vie" à la prochaine formation dans laquelle il s'inscrira. Voilà pourquoi il est nécessaire de soutenir des réformes scolaires qui tirent l'individu et le futur citoyen vers le haut, aussi bien au niveau de son esprit critique, que de ses connaissances et compétences. Reste à savoir si cela est bien possible sans mise en cause du modèle de société actuel.

Des enseignants pour la paix

La ministre de l'Éducation nationale, Mady Delvaux-Stehres, a présenté, hier, le nouveau recueil de bonnes pratiques pour une éducation à la paix.

L'éducation à la paix s'inscrit dans le programme de l'éducation à la citoyenneté et aux droits de l'homme, une préoccupation constante de l'école primaire.

«Dans la forêt, quand les branches des arbres se querellent, leurs racines s'embrassent», dit un proverbe africain repris dans le recueil.

Le groupe de réflexion Éducation à la paix travaille au sein du Collège des inspecteurs de l'enseignement primaire depuis 2004. Le groupe, où sont discutés tous les sujets relatifs à l'éducation à la paix, aux droits de l'homme et à la résolution non violente de conflits, a dressé le bilan des projets d'école en faveur d'une meilleure prise en compte de l'éducation à la paix dans le primaire.

«Je félicite le Collège des inspecteurs et les enseignants de l'ensei-

gnement primaire des initiatives prises dans ce contexte», affirme la ministre de l'Éducation nationale et de la Formation professionnelle, Mady Delvaux-Stehres. «Pour beaucoup d'enfants, l'école est la première expérience de l'autre, [...] ils sont amenés à se disputer et à se réconcilier», explique-t-elle pour promouvoir l'éducation à la paix.

Des compétences transversales

Et si cette éducation est nécessaire, elle doit passer par le corps enseignant. «La résolution non violente des conflits demande des compétences transversales [...]. Ce sont les enseignants engagés et motivés qui sont les promoteurs d'une éducation à la paix», avance la ministre.

Le nouveau recueil leur est donc destiné. Il a d'ailleurs été publié dans un numéro spécial du *Courrier de l'Éducation nationale*.

«La pédagogie de la paix doit être à la base de l'école», écrit l'inspecteur général de l'enseignement primaire, Simone Heinen. «C'est à nous, enseignant(e)s, responsables, que revient la charge, le devoir de donner aux enfants, aux jeunes, les moyens qui leur permettent de résoudre les conflits de manière non conflictuelle».

Les exemples de projets d'écoles ne manquent pas au long des 200 pages du recueil. Les enseignants sont invités à en imaginer des nouveaux.

Pablo Chimienti



Lors de la présentation du recueil, la ministre était entourée de Simone Heinen, inspecteur général de l'enseignement primaire (à gauche) et de l'inspecteur Annette Lommel.

Wer wär' nicht gern ein guter Mensch: 18 Pilotprojekte zum Nachahmen

Als Spezialausgabe des »Courier de l'Éducation nationale« ergeht dieser Tage an alle Lehrkräfte der Primärschulen ein 200 Seiten starke und reichlich bebilderte Broschüre im A4-Format, in der unter dem Titel »Erziehung zum Frieden« 18 Pilotprojekte vorgestellt werden. Diese wurden auf freiwilliger Basis quer durchs Land in Zusammenarbeit mit der UNICEF durchgeführt.

Es geht dabei um einen breit gefaßten Friedensbegriff, der bei Menschenrechten und gewaltfreier Konfliktlösung beginnt, über Gedenkstätten des Holocaust zur Suchtvorbeugung kommt, die Schule als Lebens- und Lernort begreift, körperliches Wohlergehen wie Umwelt- und Nachhaltigkeitserziehung einschließt.

Einzig der Holocaustgedenktag, der nun jährlich am 27. Januar begangen wird, ist von den Primärschulen, wo es ihn erstmals 2003 gab, auf die Sekundarschulen ausgedehnt worden, der Rest bleibt Primärschülern vorbehalten, die ja auch noch nicht die zweifelhaften Segnungen des Projekts »Armée am Lycée« zu erleiden haben.

Erziehungsministerin Mady Delvaux-Stehres war nicht bereit, einen Widerspruch zwischen der Zielsetzung der gestern zur Nachahmung empfohlenen Projekte und der Rekrutierungsreklame für eine Armee einzugestehen, die sich an allen möglichen

imperialistischen Abenteuern als Zaungast beteiligt, was gerade eben Kriegsminister Schiltz und Außenminister Asselborn mit Schußwesten in Afghanistan posierend demonstrierten. Die gute sozialdemokratische Ministerin genierte sich nicht, die Ideologie der friedensstiftenden Armee als humanitäre Kraft zu verkünden, womit sie in direkter Linie steht mit jener Sozialdemokratie, die 1914 die Kriegskredite in Deutschland stimmte.

Es bleibt zu hoffen, daß die positive Absicht der freiwilligen Projektträger Früchte trägt, daß diese generalisiert werden, und die so heranwachsenden Sekundarschüler die Armee aus den Schulen verjagen, entsprechend dem schönen Motto eines der Projekte »eine Hand ist keine Faust«, denn Frieden schafft man nicht mit Waffen, damit zwingt man Menschen, sich gegen ihre Interessen jenen von Kapitalgruppen zu beugen nach dem Motto »und bist Du nicht willig, gebrauch' ich Gewalt«.

Immerhin fordert Generalinspektorin Simone Heinen im Vorwort auf, Hoffnung in unsere Kinder und Jugendlichen zu setzen, dies mit dem Tucholsky-Zitat »Ihr seid die Zukunft: Nie wieder Krieg«.

Gegen mangelnde Zivilcourage

Wenn die UNESCO sagt, der Krieg entstehe in den Köpfen der Menschen, so er-

scheint das anhand des vorher Gesagten falsch zu sein, wird aber richtig, wenn Frau Lommel, die Luxemburger Unicef-Koordinatorin für die Schule, später ausführt, Feigheit, Opportunismus und mangelnde Zivilcourage – wie sie in den berühmten drei Affen dargestellt werden, von denen einer sich die Ohren, einer die Augen und ein anderer den Mund zuhält – schaffen erst die Möglichkeit, daß Schlimmes geschieht. Insofern stimmt die Aussage, die die drei Affen zur Ursache von Auschwitz macht.

Friedenserziehung in der Schule soll von der täglich erlebten Wirklichkeit der Kinder ausgehen: es gibt Gewalt, aber das darf uns nicht egal sein. Wir sollen genauer hinschauen, besser hinhören, auch mit dem Herzen, Kinder sollen lernen sich besser auszudrücken und damit so früh und so viel wie möglich Verantwortung zu tragen.

Es geht darum, gemeinsame Wege zu suchen, um in Harmonie mit sich selbst und mit den anderen zu kommen: seine Meinung offen vertreten, aber tolerant zu bleiben gegenüber anderen Meinungen durch Akzeptieren der Verschiedenheit und gegenseitigen Respekt.

Kleine Konflikte sollen geschlichtet werden, um große zu verhindern. Das führt automatisch zu einem besseren Schulklima, was dem Lernen sehr zu Gute kommt: denn Lernen ist ohne eine gewisse innere Ruhe beim Kind und in der Klasse nicht möglich.

Wichtig ist, jede kleine Geste der Ausgrenzung zu vermeiden, Gewalt nicht als Fatalität hinzunehmen und Wege da heraus zu suchen in der

alltäglichen Arbeit. Dazu haben die Projekte eine ehrliche, offene und transparente Kommunikation mit allen Schulpartnern, also auch den Eltern, gesucht. Solche Projekte brauchen neben Mitteln auch Zeit, weswegen die Arbeitsgruppe, die diese Projekte bislang unterstützt hat, sich vom ministeriellen Lob und der Möglichkeit der Vorstellung in der Broschüre erhofft, daß es zu einer Verallgemeinerung kommt durch Hineinnahme ins pädagogische Konzept, dies vor allem, weil wirkliche Friedenserziehung mit der weit gefaßten Bedeutung nur fächerübergreifend dauerhaft möglich bleibt über etwaige Projektwochen hinaus.

Zu hoffen bleibt, daß das Ganze von der Erziehungsministerin nicht auf eine wünschenswerte Klimaverbesserung in der Schule reduziert wird, auch wenn damit eine größere Kompatibilität mit »Armée am Lycée« hergestellt wäre.

Jedenfalls findet eine Evaluierung der noch laufenden Projekte (was nicht unbedingt deckungsgleich ist mit den vorgestellten, von denen einige bereits ausgelaufen sind, während eben neu angelaufene nicht berücksichtigt werden konnten) in der Zeit von 2007 bis 2009 durch ein Forschungsprojekt der Uni-Luxemburg statt. Damit soll in der Stadt Luxemburg und den Umlandgemeinden erhoben werden, was solche Projekte fürs prosoziale Lernen, für die Entwicklung von Moral und Zivilcourage bringen – im Klassenraum, die die Gesellschaft von morgen ist.

jmj

Education nationale / Publication d'une brochure

La paix se construit dans les écoles

Dans le cadre des nombreuses initiatives réalisées dans les écoles en matière d'éducation des élèves aux droits de l'Homme et à la résolution non violente des conflits, le ministère de l'Éducation nationale et de la Formation professionnelle vient d'éditer une brochure destinée à inciter les enseignants à propager l'éducation à la paix dans leurs classes.

«L'éducation à la paix s'inscrit dans le programme d'éducation à la citoyenneté et aux droits de l'Homme, qui est une préoccupation constante de notre société en général et de l'école en particulier», a expliqué Mady Delvaux-Stehres, ministre de l'Éducation nationale, lors de la présentation de cette publication, hier, à Luxembourg.

Le collège des inspecteurs de l'enseignement primaire ont pris l'initiative de dresser un bilan des

projets en cours dans les écoles. Le fascicule de 206 pages et illustré en couleur est en quelque sorte l'aboutissement de ce travail. Outre l'éducation à la paix proprement dite, sont abordés différents thèmes, tels que la prévention des toxicomanies, le bien-être physique ou l'éducation à l'environnement.

Le ministère de l'Éducation nationale espère que cette brochure se révélera une source d'inspiration pour les instituteurs, comme l'a souligné Simone Heinen, inspecteur général de l'enseignement primaire, en citant la devise de l'*UNESCO*: «La guerre naît, la paix se construit.» Visiblement pour le ministère de l'Éducation nationale, la paix se construit dans les écoles.

Marion Bur

Erziehung zum Frieden: Best Practices in Primärschulen

„Früh Verantwortung übernehmen“

Gestern präsentierte Unterrichtsministerin Mady Delvaux-Stehres zusammen mit Vertretern des „Collège des inspecteurs“ eine Publikation über die Erziehung zum Frieden. Darin werden Primärschulprojekte vorgestellt, die auf ein besseres Schulklima abzielen und Kinder zu toleranten Bürgern erziehen wollen.

In den Schulen spiegelt sich gesellschaftliche Vielfalt wider, die auch in Konfliktsituationen zum Ausdruck kommt. Dass Konflikte nicht immer friedlich ausgetragen werden, gehört zum Schulalltag dazu. Das belegen nicht zuletzt eine Reihe von Schulprojekten, die sich mit der Erziehung zum Frieden befassen.

Gestern wurde eine entsprechende Broschüre von Bildungsministerin Mady Delvaux-Stehres vorgestellt. Darin sind 18 Primärschulprojekte dokumentiert, die von Lehrern initiiert wurden und unterschiedliche Schwerpunkte im Bereich der Friedenserziehung setzen. Konkret geht es dabei um Toleranz, gegenseitigen Respekt, Menschenrechte, Wohlbefinden, Drogen- und Gewaltprävention, friedliche Konfliktlösung, Umwelterziehung und Erinnerungsarbeit.

Für Unterrichtsministerin Mady Delvaux-Stehres ist Friedenserziehung kein Selbstläufer, sondern ein wichtiger Bereich des schulischen Auftrags. Die Publikation „Education à la paix“ ziele u.a. darauf ab, gute Praktiken bekannt zu machen, so die Ministerin während der gestrigen Presse-

konferenz. Auch die Generalinspektorin für den Primärschulbereich, Simone Heinen, erhofft sich einen Nachahmungseffekt. Andere Lehrer könnten den gleichen Weg beschreiten und ähnliche Initiativen starten. In diesem Sinne kann die vorliegende Broschüre als Vorbild, Anlaufstelle und Kontaktbörse dienen. Für Heinen geht es um den Aufbau von Sozialkompetenzen, die eine friedliche Konfliktbewältigung ermöglichen. Krieg entstehe in den Köpfen, während Frieden sich aufbaue.

Aus Erfahrung weiß die Schulinspektorin, dass viele Lehrer mit Konfliktbewältigung beschäftigt sind. Doch „richtiges Lernen“ setze Wohlbefinden voraus, so

Heinens Anspruch an ein angemessenes schulisches Umfeld.

Die Luxemburger Koordinatorin der Unesco-Schulen, Arlette Lommel, betont ihrerseits die Notwendigkeit, früh Verantwortung zu übernehmen. „Es gibt sie, die Gewalt an Schulen“, so Lommel, die davor warnt, bei Konflikten wegzuschauen, nichts zu sagen und zuzuhören.

Vielmehr gehe es darum, gemeinsam mit anderen Schulen Wege zu suchen und gute Praktiken zu entwickeln. „Freiheit hat ihren Preis, sie ist eine permanente Herausforderung“, so Lommel, die sich dagegen wehrt, Gewalt als Fatalität hinzunehmen. Erwachsene sollten Kindern als gutes Beispiel dienen, fordert Arlette Lommel.



Foto: Martine May

Generalinspektorin Simone Heinen und Bildungsministerin Mady Delvaux-Stehres

KOMMENTAR

Vorbilder

Alex Fohl

Konflikte machen auch vor Schulen nicht halt. Sie sind Teil eines Lernprozesses, den man aktiv unterstützen und mitgestalten sollte. Deshalb verdienen alle Lehrer, die sich auf Eigeninitiative der Erziehung zum Frieden verpflichten, großes Lob. Sie nehmen ihre Vorbildfunktion als

Pädagogen ernst und zeigen, dass Bildung über die reine Wissensvermittlung hinaus ein konstruktiver Prozess ist, der eine solide Grundlage benötigt. Recht haben jene, die bewusst darauf abzielen, das Schulklima durch respektvolle Umgangsformen und friedliche Konfliktbewältigung positiv zu beeinflussen. Denn Toleranz und gegenseitiger Respekt fallen nicht vom Himmel. Sie sind die Ernte, die man gewinnbringend einfahren kann, wenn die Saat

vorher angemessen gepflegt wurde. Verlierer gibt es dann, wenn diese Aufgabe misslingt und Aggression und offene Gewalt in Schulen überhandnehmen. Damit dies nicht passiert, sind weitere Initiativen zur Friedensförderung gefragt. Eigentlich müssten sich alle Lehrer dieser Aufgabe verstärkt widmen. Sie bildet die eigentliche Grundlage eines weitreichenden Bildungsauftrags, der ohne Vorbilder nicht auskommt.